Document generated on 08/13/2025 12:04 p.m.

ETC

# Motel

## Gabrielle Schloesser et Huguette Miron, UQAM, local J 930, Montréal, dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois. Du 4 au 14 février 1993

Daniel Carrière

Number 22, May–August 1993

Art et détournement

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36058ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Carrière, D. (1993). Motel / Gabrielle Schloesser et Huguette Miron, UQAM, local J 930, Montréal, dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois. Du 4 au 14 février 1993. *ETC*, (22), 24–25.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# MOTEL

Gabrielle Schloesser et Huguette Miron, UQAM, local J 930, Montréal, dans le cadre des *Rendez-vous du cinéma québécois*. Du 4 au 14 février 1993

Huguette Miron et Gabrielle Schloesser, *L'écran de l'amour*, 1993. Installation vidéographique.

« En art, tu ne peux pas récupérer tout ce qui est beau, ou tout ce que les gens s'attendent à ce que tu récupères (...) La pornographie est un matériel qui appelle difficilement un regard artistique, critique ou théorique. Peu importe le choix de la matière première, il faut être convaincu de ce qu'on a à dire. On n'a pas à la censurer au départ ».

Gabrielle Schloesser, vidéaste

Érigée en territoire exploréen, l'installation de Gabrielle Schloesser et de Huguette Miron, *L'écran de l'amour*, présentée à l'Université du Québec à Montréal en marge des derniers Rendez-vous du cinéma québécois, traitait une matière en marge du cinéma : un film et une vidéo pornographiques. Le premier récupéré dans une poubelle, le deuxième réalisé par un collègue amateur...

On s'attendait à ce que les deux artistes dénoncent cette matière pornographique, à ce que dans un élan *politically correct* elles se réapproprient une représentation faussée de la sexualité féminine, voire sa construction hétérosexuelle. Elles ont plutôt questionné leur délicat sujet à titre de matière brute. L'installation reconstituait deux cabines de *peep shows*, sur lesquelles on projetait les documents visuels originaux. À l'intérieur, Huguette Miron obtint une toile brûlante à partir de ses images de deux femmes au bain, où se dessinaient les volutes du silence et du doute, cette peur qui appelle le courage le plus téméraire. Gabrielle Schloesser fit des gros plans de l'histoire de voyeur dont elle disposait, et un tour enchanteur du côté de ce que le pixel nourrit de parfaitement obscène.

*L'écran de l'amour* scrutait la réalité pour en livrer une version, qui aux confins de l'identité, qui par sa lèvre effleurant une peau iridescente, laissait deviner ce qui aurait pu se passer, tel un effet de la réalité, même si on n'y voyait rien.

De motels en extases tabous, la vidéo trafiquée et la cellulose déréglée de *L'écran de l'amour* rendaient les images plus *hard* qu'une crotte en février, ralentie jusqu'au point Art sous zéro où le recul mute, subit sa réversion, dans cet ordre parallèle où l'esprit renouvelle son désir, à partir de sa négation. Là où l'esprit récupère...

Résumé en quelques mots, le projet de Gabrielle Schloesser et Huguette Miron consistait à créer un lieu

Huguette Miron et Gabrielle Schloesser, *L'écran de l'amour*, 1993. Installation vidéographique.

autour du regard qui questionne le cinéma quotidien et celui de l'écran.Ca leur a apporté de l'ouverture d'esprit et d'intention dans le traitement de documents qui ont été tournés par d'autres.

Elles se sont rendues dans des lieux où elles n'auraient jamais mis les pieds, elles ont fait un pas vers le spectateur. Elles se sont demandées comment leurs images avaient été réalisées et elles ont dû adopter le point de vue de voyeur.

Qui ne l'aurait pas fait à leur place ? Qui récupère quoi et dans quel intérêt ?

Gabrielle Schloesser et Huguette Miron ont touché à une limite de la tolérance avec leur installation, une limite très réelle, assez incohérente et probablement à l'origine des risques du métier d'artiste. Une des cloisons extérieures des cabines, munie d'un écran, devait faire face à la rue, placée à la vue des passants. On le leur a fortement déconseillé. « La police viendrait sûrement... » . Pourtant, on affiche sur les murs de la cité des icônes autrement plus sales que les images de cette installation. Le passant serait devenu « le voyeur de l'institution. Cet écran était pour le spectateur de dehors... » explique Gabrielle Schloesser. L'occasion de tendre la main à la réalité a foiré.

Mais qu'est-ce qu'on redoutait de ces cochoncetées ? Qu'attendons-nous de l'art ? pour qu'il pèse si lourd sur notre conscience et celle du passant. Qui cherche-t-on à récupérer ? Quelle est la part de défis que rencontre le créateur sur les falaises de la représentation ? Ici dans une poubelle, à l'heure des ablutions, où ses équilibres critique, artistique et théorique s'étonneront de ne pas se laisser happer par le vide. À quoi s'accroche le regard et l'empêche de chuter ? ou au contraire le pousse ?

Autant de questions que soulève le travail récent de ces artistes qui dévoile touts la complexité des objets récupérés, parce qu'en tout premier lieu : « on n'a pas à censurer la matière au départ ».

La récupération intervient pour briser la censure et réparer la cassure, pour donner sens aux intentions « en dehors des structures », simplement . Les mots en « tion » sont : récupération, rénovation ou restauration, intention et construction.

Qu'est-ce que j'interroge lorsque je me prête à l'exercice de conduire les choses aux limites de la matière, si *je fais de l'art* ? Je ne récupère que les restes, que ce qui reste des mots, par exemple, quand ils ont été conduits au bout de leurs acceptions, pour leur en créer d'autres.

Qui se reconnait dans l'œuvre de l'artiste, si l'artiste s'y est d'abord reconnu ?

Si la chose récupérée n'avait pas été censurée au départ, l'artiste n'aurait pas à la récupérer.

« Il met de toute manière en place les mêmes processus qui génèrent ses propres images » commente Hugette Miron.

On ne censure pas ce qui l'a déjà été, à moins de faire de la récupération.

Sur le bord des falaises, l'artiste scrute le paysage et vacille au moindre courant d'air. Je le vois en poète, la poésie et la pornographie ont en commun que ceux qui en consomment sont nombreux et hésitent tous à avouer qu'ils en consomment. Et le poète, tout comme le pornographe, s'efface devant l'œuvre.

Qu'attendons-nous de l'art ? pour qu'il pèse si lourd sur notre conscience. Qu'il nous surprenne ! surtout ! Enlève de devant notre vue ce qui nuit au spectacle, empêche la lumière de se rendre aux poèmes, et d'émaner des poubelles.

DANIEL CARRIÈRE